

LAHUREC A PARIS

Nous sommes en plein mois de septembre. Il est cinq heures du matin. Les abords de la gare de Lyon s'emplissent de mouvement et de bruit ; la capitale s'éveille.

Un matelot de haute taille, au teint bronzé, au torse d'hercule, descend du premier train. Les manches de sa vareuse sont ornées de galons de laine rouge, sur sa poitrine s'étalent deux médailles de sauvetage et une médaille du Tonkin ; le ruban de son bérêt indique qu'il appartient à l'équipage de la *Triomphante* ; c'est le brave Lahurec ! le quartier-maître de manœuvre.

Notre ami arrive de Toulon, où son navire vient de désarmer, après trois ans de campagne. Un congé de deux mois lui permet d'aller goûter un peu de repos dans sa famille, à Landevennec. Une de ses sœurs, nouvellement mariée à Paris, lui a écrit pour le prier de s'arrêter chez elle quelques jours avant de se rendre en Bretagne. Le Mathurin n'a point répondu à cette lettre voulant faire une surprise à son beau-frère et à sa sœur, mais il n'aurait garde de manquer à leur invitation. Il apporte à leur intention des sous venirs de ses voyages ; de sa main droite, il tient une grande cage enfermant un magnifique ara du Brésil ; son sac contient une tortue énorme ; un singe perché sur son épaule roule des yeux effarés et exécute par moments des bonds désordonnés, ce qui fait dire à Lahurec :

— Allons, Cartahu, pas de bêtises ; nous ne sommes pas ici à bord, *ouvrons l'œil au bossoir* ; il s'agit de *louvoyer en douceur*. » Apercevant un sergent de ville : « Ah ! voilà un *brasse-carré*. »

— Pardon, excuse ; pourriez pas nous dire combien de meuds j'ous encore à *filer*, pour *affaler notre ancre* rue *Mandarine* ?

L'agent, interloqué par ce langage et par le singulier attirail du matelot, ne comprend pas tout d'abord. Le quartier-maître reprend :

— Oui, nous voulons *mettre le cap* sur la rue *Mandarine* ; pourriez pas nous *piloter* ?... Puis, de peur de se tromper, il pose sa cage à terre, fouille dans ses poches et ensuite dans son bérêt, d'où il retire une lettre froissée, qu'il remet à l'agent. Celui-ci y jette un coup d'œil :

UN DÉSAGREMENT



(A la dernière chasse à courre.)

— Ouf ! Dire que je n'avais pas bu d'eau depuis trente ans !

UNE DÉCLARATION EN BLANC ET EN NOIR



I

Elle (renversant son encier dans la première surprise de la peur). — Qui entre à cette heure ?



II

Monsieur de la Penandière. — Ada, je viens une dernière fois...



III

— Mon cœur brûle, éclate d'amour.



IV

— Le soleil de mon existence se couche pour toujours...



V

— Je vois noir, tout est noir, autour de moi !



VI

Gamin de rue. — Ça lui apprendra de se battre avec un ramoneur !

— C'est rue Mazarine que vous allez ! Prenez la première à droite ; troisième à gauche ; vous passez sur un pont ; deuxième à droite et encore à droite.

Lahurec, qui n'a presque rien compris au renseignement, réintègre sa lettre, reprend sa cage, porte la main à son bérêt et s'éloigne en monologuant : « Première *tribord*, troisième *bâbord* ; le pont ; qu'il a dit, je crois ! Ma foi, allons toujours de l'avant. »

Les passants se retournent à la vue de son bagage. Les gamins, amusés par le singe, se mettent à le suivre. Il poursuit sa route, indifférent.

**

Trois quarts d'heure de marche l'ont mis en nage. La vue d'un comptoir lui fait éprouver le besoin d'ingurgiter quelque chose.

Tournant la tête un peu de côté et s'adressant à son singe : « Qu'est-ce que t'en dis ; je commence à avoir la périe ; si on se rinçait la dalle ! » Le singe répond par une mimique des plus approbatives. Lahurec entre chez le mastroquet, se fait servir un quart de tafia, dépose à terre son compagnon, lequel s'empresse de fureter aux quatre coins du comptoir. Des consommateurs obligeants donnent au voyageur des renseignements sur le chemin qui lui reste à parcourir. Avant de vider son verre, notre ami appelle M. Cartahu, qui lampe à même une bonne rasade. Le quartier-maître, ayant bu et allumé sa pipe, reprend son fardeau ; l'on a grand-peine à retirer au singe la boîte au sucre, qu'il étuit en train de dévaliser.

**

Encore une demi-heure. Lahurec arrive à la fontaine Saint-Michel et s'arrête. Tout en contem-

plant l'Archange terrassant le démon au-dessus de la limpide cascade, une idée lui vient : « S'il se débarbouillait ? » La fumée de la locomotive a noirci son visage ; la nuit passée en chemin de fer a fripé son col ; il ne serait guère *faraul* ainsi, pour se présenter chez les siens... Sa résolution est vite prise : il tire de son sac la tortue d'abord, puis la boîte où sont enfermés ses objets de toilette. En un tour de main, le voilà nu jusqu'à la ceinture ; il se penche sur le bassin et se frotte à grand renfort du savon. Les passants font halte, se bousculent pour assister à ce spectacle insolite : un homme se débarbouillant en plein boulevard ; le singe surtout les amuse : il imite tous les mouvements de son maître, se frotte vigoureusement les bras et le cou, sans tremper, toutefois, ses petites mains noires dans l'eau.

Lahurec s'essuie, met un tricot blanc à raies bleues ; fouillant de nouveau dans son armoire portative, il en tire une chemise dont le col bleu replié est raide comme une barre de fer ; en l'élevant au-dessus de sa tête, il aperçoit pour la première fois le cercle de curieux formé autour de lui... A ce moment, le perroquet, qui, de la matinée, n'a pas encore ouvert le bec, se met à crier : *Larguez les voiles ! — En haut les gabiers !*

LA VIE DE CHENIL



Pataud en visite. — Quel est ce camarade qui se donne des airs comme cela ?

Vieux Carlo. — C'est un des enfants de Vénus. Il a pointé sa première perdrix hier, et il n'est pas encore descendu de sa grandeur.